

Une réception digne des rois !

Meliha Serbes > P. 3



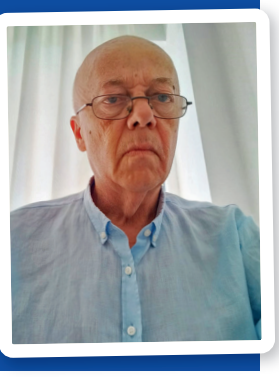
Une seule phrase

Dr Hüseyin Latif > P. 5

L'immeuble est-il en ruine ?

Le mois d'août se terminait sous les signes d'alertes venant du front de l'Union européenne. D'abord l'ancien Premier ministre italien, puis le président de la Banque centrale européenne, Mario Draghi, ont soulevé la question : « L'Europe entre-t-elle dans une ère d'humiliation ? »

Can Baydarol > P. 5



Aujourd'hui la Turquie

JOYEUX ANNIVERSAIRE 20 ANS

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

N° ISSN : 1305-6476

247 F: 9€



Caner Almaz, lauréat du Prix Littéraire NDS : « Écrire, c'est comprendre son époque »

Dr Mireille Sadège > P. 9

100 TL - 9 euros Download on the App Store Google play *www.aujourdhuilaturquie.com* *Le Journal francophone de la Turquie numéro 247, Octobre 2025*

Le jardin de permaculture de Saint-Joseph

À Moda, où siège également la rédaction de notre journal, les pratiques agricoles urbaines sont mises en œuvre depuis des années sur de petites parcelles ouvertes à l'usage du public par la municipalité de Kadıköy.

Au milieu des années 2000, j'avais observé cette pratique pour la première fois à Istanbul, à Kuzguncuk, lors de ma rencontre avec le célèbre poète Egemen Berköz. Si je ne me trompe, des problèmes y sont apparus par la suite. J'ignore quelle en est la situation actuelle. À présent, des discussions similaires se tiennent à Kadıköy…

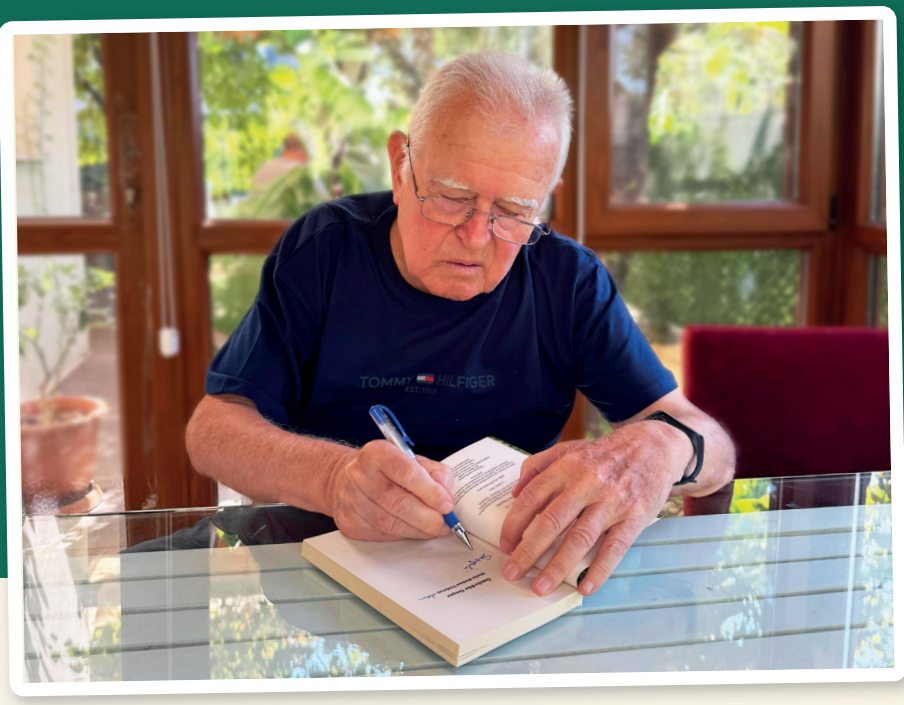
Mais aujourd'hui, au-delà de ces débats, je souhaite partager avec vous un projet réussi dans ce domaine particulier : celui mené par le directeur du Lycée Saint-Joseph d'Istanbul, Paul Yves Georges.

La permaculture, qui a débuté son aventure en 2014 avec le Jardin de permaculture du lycée Saint-Joseph et, entre 2016 et 2021, s'est enraciné avec le Jardin communautaire de Fenerbahçe, s'épanouit aujourd'hui avec un enthousiasme renouvelé.



> P. 7

Entretien avec
Metin Birkan Yıldırım autour de *Ömürdür Geçer*



Né en 1937 à Sapanca (Sakarya), Metin Birkan Yıldırım a poursuivi ses études au Lycée de Haydarpaşa puis à la Faculté d'agronomie de l'Université d'Ankara. Il a obtenu son master et son doctorat aux États-Unis, à l'Université d'État de l'Oklahoma. De retour en Turquie, il a longtemps enseigné à l'Université de l'Égée, formant de nombreux étudiants au fil d'une carrière allant de maître de conférences à professeur. Parallèlement, il a siégé au comité exécutif de TÜBİTAK-TOGTAG. Ne se sentant pas prêt à prendre sa retraite, il a dirigé de 1996 à 2023 la revue Turkish Journal of Field Crops. *Mais au-delà de ces titres académiques, Yıldırım a une compagne de route plus ancienne et plus profonde : la poésie. À l'occasion de la parution de son nouveau livre,* Ömürdür Geçer, *nous avons eu avec lui un entretien chaleureux sur la poésie et sur la vie.*

De la carrière académique vers la poésie, ou de la poésie vers la carrière académique ?

Comment s'est opérée pour lui la transition de la carrière académique vers la poésie ? C'est en réalité l'inverse qui s'est produit. La poésie était présente dans sa vie depuis sa jeunesse. Yıldırım explique que son lien avec la poésie a commencé au collège, et que son livre est d'ailleurs né de la compilation des poèmes qu'il écrivait à cette époque. L'un de ses derniers poèmes a été rédigé en 1964, à son arrivée à New York, sur base de ce qu'il a ressenti à la porte de l'aéroport avant de se fondre dans la ville.

Geldin kıyısındasın, uzat uzatabilirsen elini

Ces vers reflètent l'excitation qu'il a vécue au moment de franchir le seuil d'un pays nouveau, de l'inconnu et du monde académique. Pendant son séjour aux États-Unis, Yıldırım est resté éloigné de la poésie : il a d'abord appris la langue, puis s'est consacré à son cursus universitaire et a suivi des cours tels que la génétique, les statistiques et la biochimie.

> P. 6



Les Marques Centenaires

Eren Paykal > P. 4

Retour sur…

Motivation et récompense…
Derya Adıgüzel, p. 4

Les lapins mystérieux de Jan van Eyck, Michael Emami, p. 8

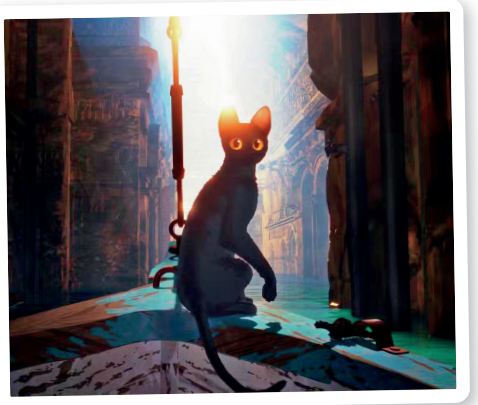
Du Titanic au cubisme…
Sırma Parman, p. 12

Mongeri, un Italien au service de l'architecture nationale turque



Gisèle Durero-Köseoğlu > P. 11

Flow : le récit d'une vie authentique et naturelle



Simruğ Bahadır > P. 12



Dr Olivier Buirette

L'Europe centrale à l'automne 2025

À la fin des années 80, on désignait l'Europe centrale par les termes d' « Europe de l'Est », « pays de l'Est », « pays communistes », « pays de l'autre côté du rideau de fer », etc.
En cette incroyable année 1989, tout allait changer. Depuis mars 1985, un réformateur était arrivé au pouvoir en URSS : Michael Gorbatchev qui, avec ses politiques de *perestroïka* et de *glasnost*, devait permettre aux peuples de s'exprimer sans qu'aucune répression ne se déclenche. Ainsi, du nord au sud de l'Europe médiane, les élections libres allaient se succéder, mettant un terme à l'existence de ce fameux bloc de l'Est.
L' « Europe centrale » était de retour, comme après la première guerre mondiale. Le 9 novembre 1989, le mur de Berlin, grand symbole de la division des deux Allemagnes et de la guerre froide, devait tomber. Ces mêmes deux Allemagnes allaient se réunifier moins d'un an plus tard.
Fin 1991, c'est l'URSS elle-même qui disparaissait en perdant une bonne partie de ses annexions, tant en Asie centrale que sur le territoire européen : les trois États baltes, la Biélorussie, l'Ukraine et la Moldavie.
Tout devait changer alors très rapidement. La nouvelle Europe centrale adhéra à l'organisation militaire occidentale (OTAN) afin de se prémunir d'une éventuelle nouvelle menace à l'Est. Puis, avec le passage d'une Communauté Economique Européenne (la CEE née en 1957) à une Union européenne (UE) en 1992 après la ratification du Traité de Maastricht, le processus des élargissements à l'Est devait s'enclencher pour voir bientôt presque toute l'Europe centrale intégrer à des rythmes différents l'UE.
Mais tout cela ne se fit pas sans différents drames, dont le principal fut bien sûr la guerre de dissolution de l'ex-Yougoslavie de 1991 à 2000, qui fut la dernière guerre en date en Europe avant le conflit russo-ukrainien démarré en février 2022. Cette tragédie de la désintégration de la Yougoslavie, qui fit au moins 300 000 morts civils et militaires, devait aussi rappeler que la région dite des Balkans de l'Ouest reste encore jusqu'à aujourd'hui un des piliers de la stabilisation de tout notre continent.
Depuis ces temps que les historiens ont appelé à tort ou à raison la « réunification de l'Europe », bien des choses ont changé, ont évolué pour en arriver, alors que le XXI[e] siècle termine déjà son premier quart, à ce tableau que nous proposons de la Mitteleuropa.



Au nord-est, nous avons les trois États baltes et la Pologne, États membres de l'OTAN dotés de défenses renforcées depuis l'éclatement du conflit entre la Russie et l'Ukraine en février 2022. Dès le début des années 90, ces États avaient d'emblée demandé leur entrée dans l'alliance militaire occidentale, avant même d'entrer dans le processus d'intégration à l'Union européenne mis en place en 1992 après le Traité de Maastricht. Dans ce cas précis, on observe ainsi le même réflexe que celui qui, dans un autre contexte, s'était imposé durant l'entre-deux guerres - les dangers de l'époque étant alors la restauration de la puissance russe avec Staline et la toute jeune URSS née en 1922 et, bien sûr, le retour de la menace allemande avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933.
En continuant plus au sud : la République tchèque, qui reste dans une position équilibrée - un peu comme elle le fut à la fois durant l'entre-deux-guerres jusque 1938 et aux débuts de la guerre froide en 1948. Les cas de la Slovaquie et de la Hongrie se singularisent dans cet ensemble avec des positions plus critiques vis-à-vis des Occidentaux, notamment dans la politique de sanctions économiques contre la Russie. Ce sont toujours des démocraties certes, mais évoluant vers des pouvoirs plus autoritaires.
Au sud-est de notre espace, nous avons la Roumanie qui avec son élection présidentielle de mai 2025 vient de montrer son attachement à l'UE, alors que la Bulgarie connait une période instable et incertaine avant son passage à la monnaie unique, l'Euro, en janvier 2026.
Pour terminer, il faut évoquer la zone géographique de l'ex-Yougoslavie appelée Balkans de l'Ouest, qui reste en pleine évolution entre un nord intégré dans l'Union européenne - à savoir la Slovénie et la Croatie -, et les autres pays sur le chemin de l'intégration avec en tête, même si elle ne fut jamais yougoslave, l'Albanie confortée encore tout récemment avec la réélection (la 4[e] fois depuis 2013) de son Premier ministre Edi Rama, faisant de ce dernier une figure pro-européenne et pro-occidentale importante dans la région. Les zones de tensions restantes dans cet espace : la Bosnie-Herzégovine avec les points de tensions du côté de la Republika Srpska encore ; et bien sûr, une Serbie confrontée à des troubles intérieurs défiant le pouvoir du président Aleksander Vujic, en place depuis 2017. Celui-ci fait face à une contestation populaire importante ajoutée aux problèmes toujours non résolus de la République auto proclamée du Kosovo.
On gardera pour la fin de ce parcours centre européen le cas des autres pays appartenant aussi à cet ensemble, mais situés plus à l'Est et qui furent tous trois d'anciennes Républiques Socialistes Soviétiques, devenues indépendantes après la dissolution de l'URSS du 26 décembre 1991. À savoir : la Biélorussie et son dirigeant pro-russe Alexandre Loukachenko en place depuis 1994 ; l'Ukraine en conflit avec la Russie suite à la tentative d'invasion du 24 février 2022 ; et enfin la petite Moldavie, qui fit partie de la Roumanie pendant l'entre-deux-guerres et dont la présidente Maia Sandu garde une position pro-OTAN et pro-intégration dans l'Union européenne. Ce dernier cas sera à mettre en parallèle sans doute avec un espace périphérique de cet ensemble que constituent le Caucase et la Géorgie où les positions pro-russe et pro-occidentale s'affrontent également.
En conclusion, en cet automne 2025, le profil de l'Europe centrale que nous venons de décrire se présente toujours comme aux lendemains de la signature des traités de paix en 1920 : un ensemble de démocraties plus ou moins encore pro-occidentales, mais subissant des changements et tensions importantes du fait d'un retour d'une situation à l'Est perçue, qu'on le veuille ou non, comme un danger.
Une fois encore, le maintien d'une Europe centrale stable est et sera pour l'Union européenne un enjeu majeur dans les mois et années à venir, notamment au moment où des élections s'annoncent pour la fin 2025 - comme en Moldavie en septembre ou en Géorgie en octobre par exemple -, le tout sur une toile de fond marquée par les suites du sommet de l'été 2025 entre les États-Unis et la Russie à Anchorage.

Après le sommet d'Anchorage du 15 août 2025, où en sommes-nous en ce début d'automne 2025 ?

Après le sommet du 15 août en Alaska, on nous avait annoncé une rencontre entre Vladimir Poutine et Vlodomir Zelensky pour la fin du mois d'août, voire le tout début du mois de septembre...

Il n'en fut rien. Quelles en sont les raisons ?
En premier lieu, il y a bien sûr la question des garanties de sécurité pour l'Ukraine qui seraient assurées par l'UE, l'OTAN et sans doute les États-Unis - dispositions qui ne devaient pas convenir aux Russes.
Ensuite, l'endroit de la rencontre russo-ukrainienne, à savoir Moscou, proposé à plusieurs reprises par Vladimir Poutine, a été refusé par les Ukrainiens, et la question du choix d'un autre endroit reste toujours en suspens. Enfin, et comme nous le disions dans notre article précédent, les demandes russes furent repoussées par l'Ukraine, qui réclame pour sa part le retour à sa situation d'avant 2014, c'est-à-dire la récupération de la Crimée et des oblasts du sud-est, soit le Donbass.
Rappelons ici que le Kremlin demandait d'une part de figer le front actuel, de désarmer l'Ukraine, d'entériner la conquête des oblasts du Donbass et l'annexion de la Crimée ; d'autre part, Kiev devait également s'engager à ne pas intégrer l'OTAN. Cette dernière demande resterait en suspens. Mais à ce stade, il est compliqué de savoir si cela suffirait à Moscou. Et d'ailleurs, l'Ukraine ne l'envisage pas sans les garanties de sécurité de la part des Occidentaux évoquées plus haut et que les Russes ont jusqu'à présent rejetées.
En attendant, la guerre continue, et ce sommet d'Anchorage, qui fut certes spectaculaire, semble rester sans lendemain, du moins à ce stade. L'Union Européenne se retrouve donc à devoir soutenir son allié face à Moscou avec un soutien en fournitures matérielles des États-Unis - celles-ci restant à charge de l'UE, ainsi que Donald Trump l'a précisé.
La question des sanctions demeure, bien sûr. Mais depuis 25 ans que Vladimir Poutine est au pouvoir, les diverses sanctions prises sont restées sans grand effet. Ursula von der Leyen annonçait fin août un 19[e] train de sanctions sévères, mais seront-elles efficaces ?
La Russie, rappelons-le une fois encore, est une puissance avant tout eurasiatique, et les sanctions occidentales auront eu pour effet une réorientation vers l'Asie centrale et l'Extrême-Orient des alliances et échanges économiques de Moscou. À ce titre, le sommet de l'OCS (Organisation de Coopération de Shangaï),



qui vient de tenir en Chine à Tianjin du 31 août au 1[er] septembre, est tout à fait significatif, nous présentant un monde eurasiatique en plein essor. Ce fut aussi l'occasion d'y voir associer à nouveau les BRICS+ et par extension ce que l'on appelle désormais le Sud global. La parade militaire qui devait suivre, célébrant les 80 ans de la fin de la Seconde Guerre mondiale avec la défaite du Japon, restera elle aussi dans les mémoires comme symbole d'une nouvelle recomposition des relations internationales.

> P. 3



Meliha Serbes

MODE

Une réception digne des rois !

On connaît tous l'expression « digne des rois ». On l'utilise lorsqu'une chose est splendide, précieuse, exceptionnelle. Mais pour la réception dont je vais vous parler, ce n'était pas une métaphore : elle était littéralement digne des rois. Car l'hôte n'était autre que le roi Charles lui-même.

Les banquets royaux paraissent parfaits vus de l'extérieur. Mais en coulisses, c'est un véritable ballet : des centaines de règles de protocole, de tenue, d'étiquette. Des centaines de personnes travaillent pendant des jours pour que, en une seule soirée, tout semble sorti d'un conte de fées.



Moi, je l'avoue, je me laisse toujours séduire par ce côté féérique. Par exemple, écrire sur la reine Camilla ne m'inspire pas du tout. Elle porte le titre, mais pour moi elle n'a rien d'une « véritable » reine. Diana, en revanche… Si elle avait survécu, je ne sais combien de chroniques je lui aurais consacrées. En si peu de temps, elle a marqué l'histoire : ses vêtements, ses bijoux, sa coiffure, son aura… Elle reste une icône.

Aujourd'hui, c'est Kate Middleton qui incarne ce rôle. Son allure, son style, son élégance… Elle a tout d'une future reine. Et bien qu'absente depuis quelque temps pour des raisons de santé, elle a fait un retour éblouissant lors de cette soirée.

Un dîner de conte de fées à Buckingham

C'était la première visite officielle de Donald Trump à Londres lors de son second mandat. Buckingham Palace accueillait un banquet de 170 convives. Une table de 47 mètres, 139 bougies, 1452 couverts… et une préparation qui avait duré une semaine entière. Le plat principal ? « Ballotine de poulet bio de Norfolk, enveloppé de courgettes, servi avec une sauce aux herbes de montagne et de thym ». Avouez qu'il n'y a pas plus royal.



La fille cadette de Trump, Tiffany, était assise aux côtés du PDG d'Apple, Tim Cook. Toute la planète avait les yeux rivés sur ce dîner.

L'accueil royal

À Windsor, Trump et son épouse ont été reçus par le prince et la princesse de Galles, William et Kate. Durant le repas, Kate était installée à la droite de Donald Trump : autant dire que toutes les attentions se sont tournées vers elle.



Après le dîner, Kate et Melania Trump ont flâné dans les jardins de Frogmore. Kate avait opté pour une jupe midi Ralph Lauren et une veste en daim signée ME+EM : sobre mais élégante. Melania, elle, avait choisi une robe jaune Carolina Herrera, un choix audacieux. Aux côtés de Camilla, vêtue de bleu, les deux femmes ont aussitôt inspiré une comparaison avec les couleurs du drapeau ukrainien, largement relayée sur les réseaux sociaux.



Mais la robe moutarde de Melania n'a pas convaincu. Le lendemain en revanche, son tailleur noir et son large chapeau ont fait meilleure impression… quoique la taille du couvre-chef ait déclenché quelques moqueries : « Sérieusement ? Avec un chapeau pareil, peut-elle voir à plus de deux mètres devant elle ? » a ironisé un utilisateur de X, déclenchant une vague de commentaires.





En résumé, ce banquet de Buckingham n'était pas qu'un dîner diplomatique. C'était une véritable scène de conte, comme un épisode grandeur nature de *Bridgerton*. Et moi, fidèle à mes penchants assumés, je l'écris sans détour : dans ce conte moderne, la véritable princesse, c'est Kate Middleton.



*Meliha Serbes**

** Meliha Serbes est pharmacienne, titulaire du diplôme de l'Université de Marmara, Faculté de pharmacie ; mais elle suit de très près la mode et l'actualité.*



(Suite de la page 2)

Que dire de plus, sinon que comme souvent dans l'Histoire russe, si changement il devait y avoir, celui-ci viendra sans doute de son pouvoir central. On se souviendra d'exemples marquants dans l'Histoire comme l'abdication de Nicolas II à la faveur de la révolution russe le 15 mars 1917, ou encore les politiques de *perestroïka* et de *glasnost* initiées par Gorbatchev à partir de 1985, menant à la fin de l'URSS en décembre 1991 et la dislocation à la fois du bloc de l'Est mais aussi de l'Union soviétique elle-même.

Emmanuel Macron devait annoncer en marge du sommet franco-allemand du 29 août dernier que si aucune rencontre russo-ukrainienne n'avait lieu avant le dernier week-end d'août, que cela signifierait que « le maître du Kremlin se sera joué de Donald Trump ». La France et l'Allemagne devaient promettre également à l'Ukraine une aide au renforcement de sa défense aérienne, Kyïv et Kharkiv ayant subi de lourds bombardements à la fin du mois d'août.

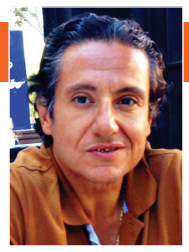
On peut donc constater que le sommet d'Anchorage n'a pas pu aboutir à la fin du conflit, ni même à un cessez-le-feu.

De son côté, Donald Trump poursuit sa nouvelle diplomatie en forme de coups d'éclat et devait annoncer, pour faire écho à notre article précédent, son souhait de rencontrer avant la fin 2025 le leader nord-coréen… Une reprise sans doute de son chantier avec la Corée du Nord laissé en jachère lors de son premier mandat ?

La rencontre États-Unis – Russie restera donc un événement car étant la première depuis 2021 et le déclenchement du conflit. L'initiative peut déboucher sur autre chose que ce conflit en cours depuis bientôt quatre ans.

Accrochons-nous donc à cette hypothèse d'espérance pour une paix future et des temps meilleurs. Pour le moment, les frappes russes sur l'Ukraine continuent de pleuvoir, de plus en plus massives. Et les drones de Moscou abattus au-dessus de la Pologne le 10 septembre dernier, l'activation de l'article 4 de la Charte de l'OTAN et l'envoi tout récent par la France d'avions de chasse pour protéger l'espace aérien polonais, ne nous rendent pas optimistes pour un retour au calme.





Eren M. Paykal

Les Marques Centenaires

L'une des richesses d'une économie saine et complexe est sans doute la présence de compagnies et marques historiques reflétant la continuité d'un savoir-faire bien établi malgré les crises survenues durant des décennies. Cette continuité montre ainsi la qualité de ces marques qui ont su surmonter les problèmes en tous genres en cultivant la confiance des clients.

La Turquie n'est pas de ces pays où l'on dénombre un très grand nombre de marques très anciennes. Mais il y existe une association qui essaie de sauvegarder et mettre à l'honneur les marques historiques en les présentant à l'opinion publique : c'est l'Association des Marques Centenaires. Celle-ci œuvre à identifier, protéger, développer et accréditer les marques centenaires, mettant en valeur leur patrimoine représentant la culture et les valeurs de notre pays.

Car les marques qui s'inscrivent dans la mémoire d'un pays, d'une région, d'une ville ou d'une société, et qui perpétuent leur héritage, possèdent une valeur patrimoniale culturelle. Dans ce contexte, les marques sont des vecteurs culturels qui transcendent les frontières. En développant et en gérant ses projets selon cette approche, l'Association des Marques Centenaires met en valeur le concept de marque, garantissant diversité, qualité et pérennité.

Son objectif est de donc rassembler toutes les marques centenaires de notre pays, d'accréditer leurs processus historiques et de contribuer à leur pérennité culturelle. Elle assure ainsi l'accréditation et l'enregistrement des marques historiques, tant pour les présenter et les promouvoir que pour transmettre et partager leur expérience avec les générations futures.

Objectifs et activités de l'Association

Elle œuvre à l'identification, la protection et la certification des marques centenaires. Elle préserve et renforce nos marques, notre histoire et notre patrimoine culturel.

Elle sensibilise l'opinion à l›importance des marques centenaires et les soutient en tant que modèles.

Elle développe des collaborations avec des institutions publiques, des universités, des organisations de la société civile et le secteur privé.

Elle promeut les marques et inspire les jeunes.

Elle crée une image de marque pertinente en prévenant la désinformation et les pratiques trompeuses.

Elle encourage les études d'archives et de mémoire.

Elle mène des projets, des événements, des publications et des activités similaires pour atteindre tous ces objectifs.

Marques membres

Ali Muhiddin Hacı Bekir, Apikoglu, Bijoutier Apraham, Ariş Diamant, Arkas, Beyaz Fırın, Bilol Tekstil, Cémilzade, Çift Geyik Karaca, Journal Cumhuriyet, Davout Selim, Deris, Emgen Optik, Eyüp Sabri Tuncer, Hafiz Mustafa, Entreprises Hamamcıoğlu, Haver Farma, İlancılık 100.yıl, Karaköy Güllüoğlu, Restaurant Kebab Iskender, Kifidis, Komili, Restaurant Konyalı, Koska, Roulements Kozikoğlu, Mecit Çetinkaya Marine, Meyer Saat, Restaurant Pandeli, Petek Saraciye, Huile d'Olive Sabuncugil, Saffet Abdallah Güllaçları, Sarıönder, Splendid Palas Hotel, Stock, Sultanahmet Köftecisi, Tanınmış Helva, Tatko TAŞ, Tevfik Aydın, Association turque du Tourisme et de l'Automobile, Üç Yıldız Şekerleme, Vakıf Taşdelen, Vefa Bozacisi, ZAZA.

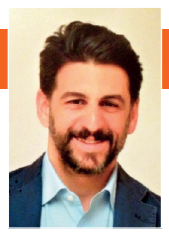


Il est intéressant de noter que le seul journal à être admis dans cette Association est le quotidien *Cumhuriyet*, l'un des journaux les plus anciens de Turquie, qui a célébré le 100e anniversaire de sa fondation le 7 mai 2024.

L'Association gère au sein du Touring Club à Sultanahmet un Musée des Marques Centenaires, le premier de ce genre en Turquie.

Bien sûr, il existe des marques centenaires qui ne font pas partie de cette Association. C'est le cas par exemple d'un *helvacı* centenaire dans la ville de Diyarbakır, Asrın Helvacısı. Kadir Vuranel, fabricant de *halva* de troisième génération dans une boutique de Diyarbakır qui le produit à l'ancienne sans addictif depuis près de 100 ans, perpétue le processus de fabrication du halva appris de son grand-père, avec la même délicieuse saveur. La boutique, qui produit du *halva* dans le district de Sur depuis 1923, poursuit cet artisanat depuis trois générations. Ayant appris l'art de la fabrication du halva de son grand-père Hacı Hasan, apprenti de maîtres arméniens, émigrés de Diyarbakır, Kadir Vuranel, 56 ans, continue son travail dans sa boutique de 7 m². Vuranel affirme que leurs halvas contiennent uniquement du tahini, du sucre et des graines de sésame. Asrın Helvacısı peut être fier de sa réussite car en dehors de la Turquie, des commandes leur parviennent de Norvège, de Suisse et des Pays-Bas entre autres.

Je souhaite longue vie à toutes ces marques dont l'intégrité, l'authenticité et le savoir-faire ont pu engendrer et su conserver la confiance de la clientèle au fil des décennies voire des siècles...



Derya Adıgüzel

Motivation et récompense

Bien que votre pouvoir de motiver les autres soit limité, vous pouvez faire beaucoup pour créer un environnement qu'ils trouveront motivant.

La plupart d'entre nous ont connu l'envers d'un environnement qui réduit la motivation. Une culture organisationnelle restrictive, qui met trop l'accent sur les contrôles et réduit les gens à des rôles passifs, associée à un supérieur imprévisible et colérique qui réprimande les gens en public, est peu susceptible de faire ressortir le meilleur de la nature humaine. Il est important que les « facteurs d›hygiène » de Herzberg soient correctement pris en compte. Le bien-être physique et psychologique des personnes doit être une priorité absolue. N'introduisez des systèmes de contrôle que lorsque cela est nécessaire, car un contrôle excessif réduit la motivation. Vérifiez que les personnes ont leur mot à dire dans les décisions qui affectent leur vie professionnelle, en particulier lorsqu'un changement substantiel est impliqué. Gardez les unités ou sous-unités aussi petites que possible, car les grandes organisations ont tendance à devenir bureaucratiques et démotivantes si elles manquent de dirigeants inspirés. Enfin, prêtez attention à la conception du travail. Le travail répétitif peut devenir ennuyeux s'il n'est pas interrompu, alors introduisez autant de variété que possible. Laissez les gens travailler sur quelque chose qu'ils peuvent reconnaître comme leur propre produit, le sentiment d'une véritable autonomie les motivera. Assurez-vous que la personne qui effectue le travail comprend son impact sur les autres afin qu'ils en voient l'importance. C'est essentiel, surtout si vous voulez que les gens soient impliqués au point d'apporter de nouvelles idées et contribuent ainsi à faire avancer le processus essentiel d'innovation. Un lynx poursuivant un lapin des neiges ne le poursuivra que sur environ 200 mètres, puis il abandonnera. Car la nourriture gagnée si la proie est attrapée ne remplacera pas l'énergie perdue dans la poursuite. Fonctionnant sur le même principe inconscient, il poursuivra un cerf plus longtemps. Tout travail implique cet élément d'équilibre entre ce que nous donnons et ce que nous attendons de recevoir. L'équité ou la justice signifie que le retour doit être équivalent en valeur à la contribution. La performance doit être liée aux récompenses, tout comme la promotion doit être liée au mérite. Le premier point - obtenir des récompenses financières équitables - est plus facile à dire qu'à faire dans de nombreuses situations de travail. Mais le principe reste important et il faut trouver des moyens de l'appliquer. Justinien a écrit que « la justice est la volonté constante et incessante de donner à chacun son droit ou son dû ». Cette intention authentique et soutenue est attendue de tout leader qui a le pouvoir discrétionnaire de distribuer les récompenses. Le principe doit être appliqué avec une attention particulière aux rémunérations monétaires, car si l'équité n'y est pas perçue, cela peut engendrer un manque de motivation et un moral bas. Lorsque la rémunération est faible, les travailleurs s'investissent moins dans leur travail. L'argent est une motivation essentielle. Par conséquent, des systèmes d'évaluation des emplois appropriés, impliquant un groupe représentatif de travailleurs dans les jugements sur la valeur financière des emplois, sont d'une importance vitale. Il y a, bien sûr, d'autres récompenses que nous tirons du travail, comme l'illustre la hiérarchie des besoins de Maslow. Les opportunités de développement professionnel et de croissance personnelle sont particulièrement précieuses pour certaines personnes. Mais l'argent a une importance stratégique pour la plupart des gens, notamment en tant que mesure de reconnaissance de l'importance de leurs contributions. En tant que moyen d'échange et réserve de richesse, l'argent est probablement la récompense matérielle la plus utile que vous puissiez offrir.





Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Une seule phrase



Le 23 septembre à New York, lors de l'Assemblée générale des Nations unies, Emmanuel Macron, président de la République française, a enfin prononcé le discours qu'il préparait depuis des mois. La politique qui sous-tend ce discours a été saluée comme un succès majeur, quoique tardif, pour la diplomatie française. Sa déclaration de reconnaissance de l'État de Palestine et, simultanément, les prises de position des autres grandes puissances qui ont annoncé partager la même politique, ont presque ramené la France à l'époque où elle jouait un rôle influent auprès des autres États.

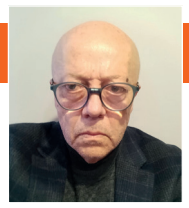


Macron a proclamé : « Je déclare que la France reconnaît aujourd'hui l'État de Palestine. » Cette phrase, résumant en quelque sorte l'essentiel, symbolisait son entrée, bien que tardive, sur la scène internationale.



Bien sûr, il ne faut pas sous-estimer l'influence des dynamiques politiques internes qui ont conduit le président français à cet aboutissement, notamment l'impact de deux politiciens expérimentés dont la montée dans l'opinion publique à l'approche de l'élection présidentielle de 2027 ne doit pas être négligée. Au centre droit, Dominique de Villepin, héritier de Jacques Chirac, et à gauche, Jean-Luc Mélenchon, dans la lignée de Maximilien Robespierre, héros de la Révolution française : deux leaders qui réussissent à entraîner derrière eux des masses éduquées, patriotes, en quête de leurs droits sociaux et cherchant des solutions politiques adaptées à la structure démographique propre à la France. Un autre leader à ne pas ignorer est Marine Le Pen, politicienne chevronnée de l'extrême droite. Les autres groupes, quant à eux, semblent être le produit des médias traditionnels ; pour reprendre une expression turque, ce sont des *fasa fiso*.

Nous continuerons à suivre de près ces développements.



Can Baydarol

L'immeuble est-il en ruine ?

Le mois d'août se terminait sous les signes d'alertes venant du front de l'Union européenne. D'abord l'ancien Premier ministre italien, puis le président de la Banque centrale européenne, Mario Draghi, ont soulevé la question : « L'Europe entre-t-elle dans une ère d'humiliation ? » Ensuite, les déclarations du chancelier allemand Merz allant dans le sens de l'« adieu à l'État-providence » ont conduit à se poser une autre question : « Sommes-nous arrivés à la fin du processus de construction européenne entamé dans les années 1950 ? »

Évoquons d'abord brièvement le concept de « construction ».

En 1952, lorsque la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) fut fondée, un homme politique influent inspiré par les vents fédéralistes qui soufflaient sur l'Europe à l'époque, Altiero Spinelli, lança immédiatement un appel à la création d'une union politique et d'une communauté de défense. (Si jamais vous passez par le Parlement européen à Bruxelles, l'une des entrées s'appelle « porte Spinelli ».) Dans ce cadre, deux traités furent élaborés et soumis à l'approbation des États fondateurs (Allemagne, France, Italie, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg). Cinq d'entre eux donnèrent leur accord, mais la France refusa de ratifier, estimant que ces traités mèneraient à un réarmement de l'Allemagne alors que l'on s'efforçait de désarmer cette dernière depuis la fin de la guerre. Ce refus entraîna la recherche d'une voie plus « réaliste ».

Paul Henri Spaak, ancien secrétaire général de l'OTAN (et dont une autre porte du Parlement européen porte également le nom), ne renonça pas à cette idée. Cependant, il ouvrit le débat sur la distinction entre superstructure et infrastructure. Selon lui, l'union politique et la communauté de défense représentaient le toit d'un immeuble sans fondations ni rez-de-chaussée. Pour éviter l'effondrement du bâtiment et en assurer une construction solide, il fallait d'abord poser les fondations correctement, stabiliser le terrain, puis d'avancer vers l'objectif final. En conséquence, l'édifice devait être bâti sur base de l'intégration économique.

La trajectoire de développement que nous avons connue sous le nom de Communauté économique européenne (CEE), puis de Communautés européennes (CE) et enfin d'Union européenne (UE), résultait de cette philosophie de construction progressive. La construction était un travail continu et ne devait jamais être considérée comme achevée tant que l'objectif final n'était pas atteint. Par exemple, même le Traité de Maastricht de 1993, qui est souvent présenté comme le traité fondateur de l'UE, n'a pas réellement créé l'Union européenne, il a décrit comment elle devait être construite.



Alors, au stade où nous en sommes, l'Union a-t-elle été fondée ?

Revenons à présent aux propos de Draghi : « Nous pensions qu'une économie forte nous mènerait aussi à une force politique. Mais nous voyons maintenant que ce n'est pas le cas ! ». Cette approche, ainsi que les déclarations de Merz annonçant des signaux d'effondrement de l'économie allemande, ne montrent-elles pas qu'il y a eu une erreur quelque part dans le grand projet initial de construction européenne ?

Que l'on mette en avant les problèmes issus du système juridique incapable d'intégrer correctement les 27 États actuels (contre 6 au départ, et 28 avant le départ du Royaume-Uni), ou que l'on incrimine les difficultés d'adaptation à la nouvelle donne post-chute du mur de Berlin en 1989, en bref l'érosion du leadership européen, le fait est là : nous sommes confrontés à la réalité d'une UE incapable d'apporter une réponse satisfaisante aux défis actuels.

Les concepts de « démocratie, respect de l'État de droit, droits de l'homme et droits des minorités », énoncés dans les critères politiques de Copenhague de 1993 à l'intention des futurs nouveaux membres - sans parler de nous -, sont-ils toujours valides aujourd'hui pour les États membres de l'UE ? Ou bien ces valeurs s'érodent-elles face aux réalités politiques dans lesquelles nous vivons ?

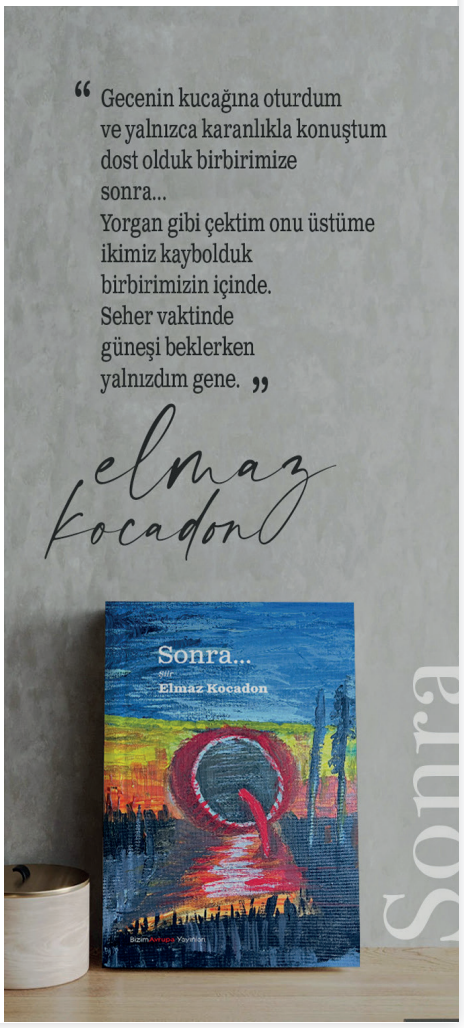
La véritable raison pour laquelle l'Union européenne n'a pas atteint son objectif pourrait être le fait que la politique étrangère et de sécurité commune, prévue par les traités, n'a jamais atteint un niveau satisfaisant. Est-il réaliste pour l'UE, dans le contexte géopolitique actuel, de développer une telle politique en excluant ou en ignorant complètement un pays comme la Turquie ?

C'est une question largement ouverte au débat...

Et de notre point de vue, est-il possible de continuer à courir après l'adhésion à l'UE en faisant fi des valeurs qui faisaient autrefois l'identité de cette Union ?

Une autre question qui reste ouverte...

Si la géographie est un destin, il est clair que nous devons trouver des réponses ensemble à toutes ces questions.



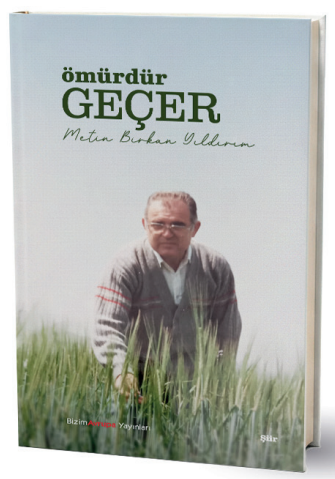
Entretien avec Metin Birkan Yıldırım autour de *Ömürdür Geçer*

(Suite de la page 1)



Au fil de notre échange, il nous confie qu'il lit énormément depuis l'enfance : en dernière année de collège, il a même reçu un prix pour avoir été l'élève qui lisait le plus à la bibliothèque.

Il précise aimer tout particulièrement Sait Faik Abasıyanık et la lecture de nouvelles. Yıldırım raconte également avoir vécu ses années les plus bouillonnantes au Lycée de Haydarpaşa : « Il y avait des émotions intenses, la jeunesse. Nous allions aux journées de poésie dans les lycées de jeunes filles, nous allions regarder les trains qui se rendaient à la gare de Haydarpaşa. Tout cela marque une personne. »



Poésie d'émotions

Alors, que représente la poésie pour lui ? Pour Yıldırım, la poésie n'est ni une échappatoire, ni une déclaration d'amour : « On dit souvent que les poèmes sont dédiés à une femme ; pour moi, ce n'est pas ainsi. » Il définit la poésie comme un ensemble d'émotions. Sa source d'inspiration, ce sont le plus souvent les sentiments nés d'un instant. Il plaisante avec franchise : « J'ai peut-être dit à certaines que j'avais écrit ces poèmes pour elles, mais mon point de départ n'était pas celui-là. » Il raconte s'être rendu un jour de printemps à la ferme forestière d'Atatürk et y avoir fait la connaissance de deux lycéennes. L'une habitait à Karanfil Sokak à Ankara, et Yıldırım dit avoir ensuite écrit un poème sur cette rue. Il ajoute : « Je ne l'ai jamais revue, mais le poème est devenu beau. ». Yıldırım met ses poèmes sur le papier à partir des émotions que suscitent en lui les beautés dont il est témoin. Il dit avoir écrit *Güney Şehri ve Sen*, qui commence par le vers « Tu es belle comme une ville du Sud », envoûté par les chutes de Düden qu'il avait vues scintiller par le hublot en survolant Antalya. Même si cela peut surprendre au premier abord les lecteurs romantiques comme moi, convaincus que ces poèmes ont été écrits comme une déclaration d'amour profond à quelqu'un, le point de vue de Yıldırım offre une très belle prise de conscience sur la poésie, les sentiments et l'esthétique. Il défie en quelque sorte l'idée de lire la poésie uniquement à travers l'amour. Il rappelle à ses lecteurs que le sujet du poème peut être, parfois, une cascade qui éblouit par son élan et sa clarté, un coucher de soleil apaisant sur Kordon, une rue d'Ankara, ou encore une petite fraise des montagnes rouge.

Pour Yıldırım, la poésie est moins un instrument de responsabilité sociale qu'une forme d'expression personnelle. Il dit écrire ses poèmes pour se confier et pour le plaisir. Des textes comme *Güney Şehri ve Sen*, *Karanfil Sokağı* et *Elveda Ankara* occupent pour lui une place particulière. Les poèmes de son livre reflètent ses années de jeunesse. Le sentiment qu'il éprouve en écrivant, il le décrit comme du désir : « C'est une sensation comme s'approcher de quelque chose… mais passagère. Ensuite, j'ai besoin d'inspiration pour réécrire. » À l'école, alors qu'il essayait de livrer des poèmes pour la revue de Koru, il raconte qu'il restait en classe jusqu'au milieu de la nuit à attendre l'inspiration ; parfois, elle ne venait pas. « Il y a eu des poèmes sur lesquels j'ai travaillé sans les achever », dit Yıldırım. « L'important, c'est de griffonner et de faire naître un sujet. »



***Ömürdür Geçer* : une attitude face à la vie**

Le titre Ömürdür *Geçer*, à la fois simple et significatif, m'avait beaucoup plu vu la première fois. Il invite à ne pas prendre la vie trop au sérieux, à l'accueillir telle qu'elle vient et à la vivre telle qu'elle est, et résume aussi la philosophie de vie de Yıldırım. Témoin de près de l'histoire politique turque marquée par les coups d'État, Yıldırım raconte sans détour les périodes difficiles et douloureuses qu'il a traversées. « Si je n'avais pas accepté la vie telle qu'elle est, je n'aurais pas pu vivre », dit-il. « Nous venons, nous passons, et pourtant nous sommes encore là. » Accepter le passé tel qu'il est et ne pas trop s'attacher à l'avenir nous ramène, au fond, au présent. « Il faut vivre la vie comme elle doit être vécue, sans se compliquer l'existence. » Pour Yıldırım, vivre, c'est savoir s'agripper à la vie malgré les épreuves. « Dans la vie,



tout le monde et toute chose passent ; tu reconstruis », dit-il, soulignant l'importance de rester debout ou de se relever malgré les difficultés. À ses yeux, la vie est l'art de trouver de quoi se réconforter après les tourments : parfois une mère, parfois un ami, parfois une épouse… Dans son poème *Darbe de kriz de gelir geçer aşk kalır (Les coups d'État et les crises passent, mais l'amour demeure)* », il touche le lecteur avec le vers « Darbe de kriz de gelir geçer bir kadın izi kalır yüreğimizde » (« Les coups d'État et les crises passent, mais l'empreinte d'une femme reste dans nos cœurs »), et il fait un aveu sincère : « Je n'ai pas cru à l'amour, mais je m'y suis accroché. »

Alors, quelles émotions *Ömürdür Geçer* suscite-t-il chez les lecteurs ? Chez Yıldırım, la nostalgie, l'espérance, le reproche et la mélancolie se mêlent habilement. On perçoit surtout la trace d'un manque, le désir de l'inaccessible. Le poète l'admet avec franchise : « Peut-être que je n'ai pas atteint ce que je voulais, mais c'est passé. » Cette parole résume son acceptation de la vie telle qu'elle est. C'est pourquoi le livre de Yıldırım nous rappelle la vérité la plus simple : la vie passe réellement. Et ce que nous choisissons d'en faire, pendant qu'elle passe, est en soi un sujet à méditer pour donner sens à l'existence. Dans un monde où tout est provisoire, jusqu'à la vie elle-même, la plus belle chose à faire, à mon sens, est de vivre. Vivre comme on l'entend, envers et contre tout, comme pour célébrer l'existence.

*** Propos recueillis par Zeynep Sude Neriman**





Aujourd'hui la Turquie

Download on the App Store · ANDROID APP ON Google play

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • **Directeur de la publication :** Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • **Commission paritaire :** 0526 I 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Editeur en Europe :** Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni:** Hossein Latif Dizadji • **Sorumlu Yazışleri Müdürü :** Ahmet Altunbaş • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu :** Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türek, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes **•Secrétaire de rédaction :** Annie Lahure **• Comité de soutien :** Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipınar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • **Publicité et la communication:** Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • **Distribution : Par abonnement** • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE):** Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros **85 €**

altinfos@gmail.com

Le jardin de permaculture de Saint-Joseph

(Suite de la page 1)

Au lycée, le *SJ Yaşam Bostanı* (Le Potager vivant de SJ), qui a pris vie sur une superficie de 600 m², permettra aux élèves de connaître une culture de vie en harmonie avec la nature. C'est dans ce contexte qu'a été créé au Lycée Saint-Joseph, avec la participation des élèves, des enseignants et du personnel, un tout nouveau domaine d'apprentissage et de développement basé sur la production, le partage et la durabilité.



J'ai été invité à célébrer la nouvelle étape de ce projet ce 2 octobre avec d'autres journalistes. Mais auparavant, me souvenant d'avoir été d'abord ingénieur agronome avant de devenir politologue, je suis allé, le matin du 22 septembre, m'entretenir avec Mme Şükran Toy, professeure au Lycée SJ et fondatrice du Club de permaculture.

En 2015, les élèves du Lycée Saint-Joseph avaient demandé à la municipalité de Kadıköy de pouvoir disposer d'un espace afin de pratiquer l'agriculture biologique. La municipalité leur a attribué environ un demi-hectare dans le parc de Fenerbahçe, et le jardin permaculturel a vu le jour. Des élèves bénévoles et leurs enseignants-conseil y ont planté des cultures, des fruits et légumes biologiques y ont été récoltés. Ce projet de jardin entouré de pruniers a d'emblée reçu le soutien de Taner Aksel, puis de Defne Aksel.

Le projet, qui a retenu l'attention de Google, a été adapté à l'environnement virtuel par Apollo Design Studio avec les conseils et l'accompagnement de l'entreprise. Des photos à 360° du jardin ont été prises, des modèles ont été créés puis présentés aux utilisateurs via une application mobile. Le jardin est ainsi accessible aux visiteurs de toute la Turquie et du monde entier grâce à des lunettes de réalité virtuelle (VR).

Le professeur Şükran Toy, enseignante de géographie et fondatrice du Club de permaculture, nous dit constater que les enfants qui grandissent en ville ignorent où et comment poussent les fruits et légumes. Le Jardin communautaire vise à surmonter cette ignorance. Elle considère ainsi qu'il est extrêmement important que le projet puisse être visité à distance grâce à l'application mobile, depuis n'importe quel endroit en Turquie et dans le monde. « Ainsi, non seulement les élèves de cette école, mais aussi des gens de toute la Turquie, voire du monde entier, pourront visiter notre jardin communautaire. Ils s'amuseront tout en visitant, et apprendront tout en s'amusant. »



Elle précise également que des semences anciennes y sont utilisées, et que tout le monde participe au travail sur base du volontariat. Coût du projet ? L'investissement initial a dépassé un million de lires, puis le projet a bénéficié au cours de son processus du soutien de l'association des parents d'élèves et de la propriétaire de l'exploitation agricole, Ceren Ürkmez.



Par ailleurs, je tiens à mentionner qu'ils ont remporté en 2018 la première place dans un concours en Chine avec une vidéo d'une minute.

En tant qu'ingénieur agronome, j'ai constaté que la zone permaculturelle était principalement composée de plantes aromatiques. En plus des tilleuls, il y a divers types de menthe, ainsi que des plants de tomates, poivrons, concombres et poireaux, plantés à côté de fleurs de tagètes pour protéger ces plantes de divers nuisibles. Aucun pesticide chimique n'est utilisé. En lieu et place, un mélange composé de deux cuillères à soupe de savon noir et une cuillère à soupe de bicarbonate de soude ajouté à un litre d'eau.

Il y a beaucoup à dire, mais le mieux est d'aller voir par vous-même. Et quand je dis « voir », c'est que le Lycée Saint-Joseph regorge de choses à découvrir. Par exemple, le premier centre des sciences naturelles de Turquie, aussi connu sous le nom de Centre de la nature ou Herbarium de Kadıköy.



Ce centre se distingue par sa collection de sciences naturelles, l'une des plus riches de Turquie, et est le fruit de 140 ans de labeur. Abritant 20 000 animaux, 3 300 minéraux et pierres ainsi qu'environ 35 000 spécimens de plantes, il a été constitué grâce aux travaux minutieux des enseignants du Lycée Saint-Joseph entre 1905 et 1977. C'est probablement l'un des musées les plus importants de Turquie dans ce domaine.



*** Propos recueillis par Dr Hüseyin Latif**



Ali Türek

De la source

« Il y avait un homme. Il cherchait de l'eau. Il creusa la terre trois coudées, cinq coudées. Il ne trouva pas d'eau. Il creusa dix coudées, quinze coudées. Il ne trouva toujours pas d'eau. Puis, dans les profondeurs de la terre, il rencontra des couches de roche noire. Il perdit courage, ses forces l'abandonnèrent et il perdit tout espoir de trouver l'eau. Mais une voix lui dit : "Descends plus profond, plus profond !» Il descendit plus profond et il trouva l'eau."

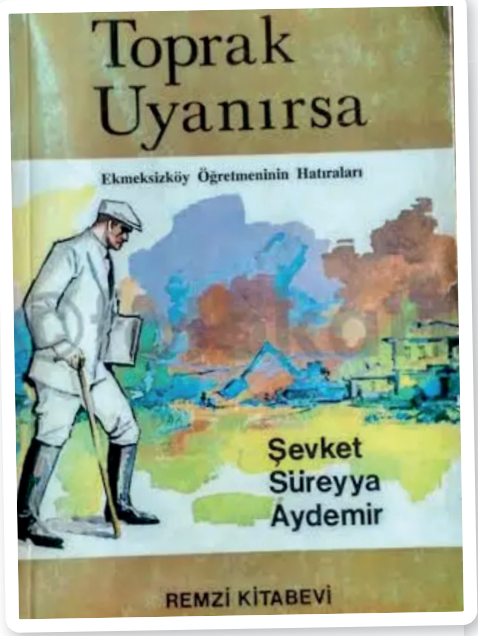
C'est avec cette longue citation de Sri Ramakrishna que s'ouvre le livre. On la trouvera surprenante mais finalement parfaitement pertinente. *L'Homme qui cherchait l'eau* est un pur chef d'œuvre. Écrivain, intellectuel, économiste et historien turc, Şevket Süreyya Aydemir raconte, dans cette œuvre autobiographique, ses jeunes années. Ça devient un beau roman, une belle histoire.

Cette histoire d'un jeune Turc commence à Edirne. Alors qu'il se préparait à devenir instituteur à Edirne, il se trouve engagé dans la Première Guerre mondiale, puis part pour le Caucase et sa vie bascule. Il rencontre, en Russie, au moment de la Révolution soviétique, des personnalités importantes de l'époque. Par la suite, il termine ses études et retourne en Turquie, dans la steppe de l'Anatolie centrale où il traverse divers événements.



Tout son récit est travaillé par une fine analyse et une critique vive du monde intellectuel de son époque. Il y parle avec franchise des idéologies dominantes de la fin de l'Empire ottoman. Il aborde ainsi l'ottomanisme, le turquisme et le touranisme, la Révolution soviétique en Russie et les mouvements socialistes en Azerbaïdjan, le galievisme en Asie. Il y mentionne également des personnalités célèbres comme Enver Pacha ou Nâzım Hikmet ainsi que le docteur Nâzım, membre notable du Comité Union et Progrès. Après son retour en Turquie, il fait son entrée dans le cercle des intellectuels socialistes, il parle du mouvement Kadro et de la revue politique de gauche influente du même nom publiée en Turquie entre 1932 et 1934, et de la révolution kémaliste.

Grand biographe des pères fondateurs et un des éditeurs et principaux théoriciens de *Kadro*, Aydemir ne se limite pas à relater les événements de son époque : sous de nombreux thèmes, il porte un regard vif sur les problèmes et les solutions de son temps et de la Turquie.



Şevket Süreyya Aydemir est, sans doute, « l'homme qui cherchait l'eau ». Il l'affirme. Après avoir abandonné son enthousiasme touraniste et quitté le communisme, il trouve « l'eau », cette voie juste, car il adopte une identité fondamentale : « républicain/e ».

Ainsi, bien des années plus tard, il jette la lumière sur l'époque de bouleversements qui fut la sienne et indique où se trouve « l'eau » pour l'époque de bouleversements qui est la nôtre.



Michael Emami

Les lapins mystérieux de Jan van Eyck

La Flandre du XV^e siècle a vu apparaître un génie qui, par ses peintures empreintes d'énigmes, de symboles et de mystère, nous projette dans un autre monde. Ce grand artiste est Jan van Eyck, et le tableau que nous allons examiner aujourd'hui - et tenter de contribuer à déchiffrer - est La Vierge du chancelier Rolin.

Ce chef-d'œuvre, créé vers 1435, est un exemple remarquable de l'art flamand dit primitif qui mêle harmonieusement symbolisme religieux, ambition politique et intelligence technique, représentatif du style magistral de Jan Van Eyck. Son commanditaire était Nicolas Rolin, puissant et pieux chancelier du duc de Bourgogne et protecteur de van Eyck, Philippe le Bon. Le tableau fait aujourd'hui partie des collections du musée du Louvre à Paris.

L'oeuvre représente une conversation sacrée, thème de l'iconographie de la peinture chrétienne, entre la Vierge Marie portant l'Enfant Jésus, et le chancelier Rolin agenouillé en prière sur le côté gauche du panneau. Marie, assise sur un trône richement décoré, tient l'Enfant Jésus qui adresse un geste de bénédiction à Rolin. Les personnages sont disposés dans une grande loggia, dont les colonnes et arcs romans s'ouvrent sur un paysage panoramique qui s'étend au loin, représentant peut-être une vue stylisée d'Autun ou d'une ville bourguignonne idéale, et de ses terres environnantes.

L'attention réaliste que Jan van Eyck porte aux détails est vraiment étonnante, comme en témoignent la texture des luxueux tissus, l'éclat des bijoux et les jeux de lumière sur les surfaces, qui démontrent sa maîtrise de la peinture à l'huile. La robe doublée de fourrure de Rolin et le livre d'heures à côté de lui soulignent sa richesse et sa piété.

Cependant, ce qui m'intrigue le plus, ce sont les deux lapins écrasés par le fût de la colonne de gauche, au centre de l'œuvre ! Dans ce tableau hautement symbolique, doté d'une scène de jardin en arrière-plan richement détaillée, ces détails sont si petits qu'ils sont à peine visibles. Mais nous pouvons distinguer, quasi au centre du tableau, ces deux minuscules lapins qui apparaissent en plan médian juste entre les personnages principaux et les deux figures miniatures que l'on croit être Jan van Eyck et peut-être son frère…



Dans ce tableau singulier de Van Eyck, le symbolisme imprègne l'œuvre à plusieurs niveaux. Prenons, par exemple, le jardin à l'extérieur de la loggia, qui est rempli de fleurs de lys, d'iris et de roses, chacune représentant des vertus associées à la Vierge. Des oiseaux tels que des paons et des pies apparaissent à proximité, symbolisant la dichotomie entre l'orgueil et le mal, ou la vie éternelle et la tentation. Ce contraste peut refléter la propre lutte morale de Rolin, car les récits historiques suggèrent qu'il était un politicien astucieux et souvent sans scrupules qui ne reculait devant rien pour atteindre ses objectifs souhaités.

Le paysage d'arrière-plan n'est pas une représentation exacte, mais sans doute un composite de diverses impressions de voyage peuplé de plus de 2 000 minuscules personnages - nombre étonnant pour une peinture de cette taille. Il comprend des palais, des églises, des ponts et une rivière, suggérant à la fois le domaine séculier de Rolin, et le domaine spirituel au-delà de l'imagination. Une croix sur un pont au centre peut faire allusion au traité d'Arras de 1435, un triomphe diplomatique de la carrière de Rolin, et peut-être au meurtre du duc Jean sans Peur en 1419, un moment charnière dans l'histoire bourguignonne.

L'un des détails les plus intrigants est la présence de deux petites figures masculines qui regardent par-dessus un balcon, ainsi qu'à l'arrière-plan. Les spécialistes spéculent qu'il pourrait s'agir de van Eyck en personne (au turban rouge, faisant écho à sa représentation de lui-même dans d'autres œuvres), accompagné d'un assistant, de son frère ou d'un quidam invité à observer, Leur position en dehors de l'espace sacré, mais centrale, suggère une distance contemplative, peut-être un commentaire subtil sur le rôle de l'artiste en tant qu'observateur et interprète du vaste paysage que le tableau invite à découvrir dans la lumière.

En fin de compte, *La Vierge et le chancelier Rolin* est plus qu'une image de dévotion : il s'agit d'un manifeste visuel. Il affirme la dévotion spirituelle de Rolin, son pouvoir politique et sa sophistication culturelle, en l'intégrant dans un récit cosmique de salut et de Jugement dernier. À mon sens, la fusion du réalisme et du symbolisme dans ce tableau du grand maître Jan van Eyck nous invite à regarder au-delà des apparences et à considérer les dimensions morales et métaphysiques de l'autorité terrestre, sans les connotations présomptueuses qui accompagnent souvent les intentions et messages religieux.

Hausse du chômage au 1er trimestre 2025 : des chiffres en trompe-l'œil ?

Le nombre d'inscrits à France Travail a connu une progression spectaculaire en ce début d'année, si l'on en croit les données publiées par la Dares et France Travail le 28 avril dernier. Bien que les chiffres laissent croire à une détérioration de la situation de l'emploi en France, une partie de ces résultats s'explique par les effets mécaniques des nouvelles règles issues de la loi pour le plein-emploi.

Des chiffres record

En seulement trois mois, le nombre de demandeurs d'emploi de catégorie A - c'est-à-dire sans aucune activité - a augmenté de 8,7 %, atteignant les 3 408 100 personnes. En y ajoutant les demandeurs ayant exercé une activité réduite (catégories B et C), le total monte à 5 728 500 inscrits à France Travail, soit une hausse de 3,4 % par rapport au dernier trimestre.



Ces chiffres bruts inquiètent sur l'état du marché de l'emploi français. Cependant, la cause de cette augmentation n'est pas due à une dégradation économique, mais plutôt aux réformes structurelles appliquées depuis janvier, qui tendent à gonfler artificiellement les chiffres.

Les effets de la réforme plein-emploi

En cause de l'augmentation, la mise en œuvre de la loi pour le plein-emploi, promulguée en décembre 2023 et entrée en vigueur au 1er janvier 2025. Cette réforme a profondément transformé le fonctionnement de l'ancien Pôle Emploi devenu France Travail. De fait, elle a notamment élargi le périmètre des publics automatiquement inscrits comme demandeurs d'emploi.

Désormais, les bénéficiaires du RSA, les jeunes accompagnés par les missions locales ainsi que certaines personnes en situation de handicap suivis par Cap emploi sont automatiquement enregistrés sur les listes de France Travail, même s'ils ne sont pas immédiatement disponibles pour un emploi.

Autre changement majeur : l'actualisation mensuelle est désormais conditionnée à la signature d'un contrat d'engagement. Ceux qui ne l'ont pas encore signé - soit par oubli ou attente de rendez-vous - sont maintenus en catégorie A, même s'ils ne cherchent pas activement un emploi. Ainsi, ce nouveau fonctionnement fait mécaniquement augmenter les chiffres mais ne reflète pas une hausse réelle du chômage au sens du Bureau International du Travail (BIT).

La Dares appelle elle-même à la prudence concernant l'interprétation des chiffres : lorsque l'on neutralise les effets de la réforme, la hausse réelle est nettement plus modérée : + 0,8 % pour la catégorie A, + 1,3 % pour l'ensemble A, B et C.

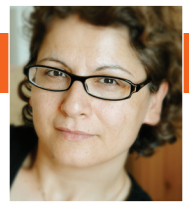
Des perspectives pessimistes

Même si la hausse des chiffres doit être relativisée, le contexte économique demeure fragile. Effectivement, la Banque de France prévoit une croissance limitée à 0,9 % en 2025, une modération de l'activité économique qui devrait logiquement peser sur les dynamiques d'emploi. Dans ses précédentes prévisions, la Banque centrale française anticipe une montée progressive du chômage, qui passerait de 7,5 % à 7,8 % d'ici la fin d'année. D'autres instituts comme l'OFCE évoquent même un possible retour au-dessus des 8 % en cas de contraction trop brutale de la dépense publique ou d'une stagnation prolongée de la consommation.

Les tensions sur l'emploi se font déjà sentir dans certains secteurs comme l'industrie et la construction qui subissent une baisse d'activité.

* Charlotte Gautier

Caner Almaz, lauréat du Prix Littéraire NDS : « Écrire, c'est comprendre son époque »



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

L'écriture comme mémoire des bouleversements sociaux

À travers son dernier roman, Duvarlar (Les Murs), Caner Almaz, lauréat du Prix Littéraire NDS 2025, revient sur les années 1970 à Istanbul, explorant la vie de quatre étudiants confrontés aux bouleversements politiques et sociaux de leur époque. Entre rigueur documentaire et sens du récit, l'auteur nous raconte son parcours littéraire, ses influences et sa vision de l'écriture. Rencontre avec un écrivain passionné.



Vous avez remporté le Prix Littéraire NDS 2025. Que représente ce prix pour vous ?
Être jugé digne de l'un des prix littéraires les plus prestigieux de notre pays est une immense fierté. Lorsque l'on commence à écrire, on connaît l'histoire de son livre mais pas son parcours. On fait des recherches, on travaille, on y consacre beaucoup de temps. Ce que l'on écrit est parfois aimé, parfois non. C'est pourquoi je pense que ce type de prix constitue avant tout une grande source de motivation pour un écrivain. J'ai eu le sentiment que ce que je faisais et écrivais allait dans la bonne direction ; cela m'a apporté, il faut le dire, un grand soulagement et une réelle confiance en moi. La soirée où j'ai reçu le Prix, au Palais de France sous le haut patronage de l'Ambassade de France, fut magnifique à tous égards. Recevoir ce prix lors d'une cérémonie splendide, pensée dans les moindres détails, devant des personnes qui accordent de la valeur à la littérature et à l'art, restera une expérience inoubliable. Je remercie encore une fois toutes les personnes qui ont contribué à cet événement.



Pouvez-vous nous parler de votre roman *Duvarlar* (*Les Murs*) ? D'où en est venue l'idée, et combien de temps vous a-t-il fallu pour l'écrire ?
Duvarlar se concentre sur les événements sociaux et politiques des années 1970 en Turquie. J'ai tenté de raconter cette période et son atmosphère à travers le regard de quatre étudiants d'université vivant à Istanbul. Dans mon premier roman *Yaşamaklar*, je voulais montrer ce que les gens que nous voyons dans les années 2000 avaient vécu dans leur passé, comment leurs choix avaient bouleversé leur vie et quelles traces ces expériences avaient laissées. Je me suis attaché à mettre en lumière l'empreinte des grands événements sociaux sur les individus et l'influence de ces marques sur leur existence. Comme je n'ai pas vécu cette période (je suis né en 1986), j'ai dû longuement mener des recherches et travailler. Au total, l'écriture du roman a duré environ un an et demi.

Depuis quel âge écrivez-vous ? Quand avez-vous décidé de devenir écrivain ?
Je me suis essayé à l'écriture dès le lycée, mais mes premiers textes étaient plutôt amateurs. Mon effort conscient d'écrire a commencé après mes années d'université. Quand j'ai décidé de m'intéresser sérieusement à l'écriture, j'ai voulu étudier la sociologie, comprendre l'histoire des hommes et des sociétés. J'ai envoyé mes nouvelles aux revues littéraires. Elles ont été publiées. Je crois que mon parcours a commencé ainsi…
Y a-t-il des auteurs ou des livres qui vous ont marqué et donné envie d'écrire ?
Beaucoup… Lorsque je découvre un bon livre ou un grand écrivain, je ressens encore une certaine jalousie. Je me dis souvent : « Si seulement c'était moi qui avais écrit ce livre ! » Dans ma jeunesse, je disais toujours : « À vingt-cinq ans, je serai Dostoïevski ! » Quand on est jeune, on nourrit de grands rêves, parfois irréalisables. Chaque fois que je lis Dostoïevski, je suis profondément touché. Il en est de même pour Tolstoï… Le grand écrivain français Victor Hugo. Orhan Pamuk, dont je porte tatouée à mon bras cette phrase : « Car rien n'est aussi surprenant que la vie. Sauf l'écriture. Oui. Bien sûr, seule consolation, l'écriture. » Thomas Bernhard. Georges Perec… Plus j'y pense, plus les noms affluent.
Quelles sont vos sources d'inspiration ?
Plutôt que de l'inspiration, c'est lorsque je n'écris pas depuis longtemps ou lorsque je trouve une idée que je crois particulièrement puissante que je ressens une sorte d'état difficile à définir. Ce non-écrire me pousse à m'asseoir devant l'ordinateur. L'excitation d'une idée qui me plaît et l'enthousiasme qu'elle provoque sont probablement ce qui m'incite à écrire. Je sais que pour certains écrivains l'inspiration est essentielle, mais moi, je préfère produire en menant des recherches, en travaillant et en me préparant longuement.



Comment se déroule le processus de construction et d'écriture de vos romans ?
Pour tous mes livres, j'ai eu de longues phases de réflexion. Je vis généralement ces périodes en m'éloignant de la littérature et en me concentrant sur tout autre chose. Par exemple, je joue à des jeux vidéo sur ordinateur ou console, ou bien je joue au basket. Mais en même temps, dans mon esprit, les idées se précisent quant à la manière dont le livre ou l'histoire vont évoluer. Quand je joue trop longtemps à la maison, ma femme comprend tout de suite que je travaille sur un livre. Ensuite, il ne reste plus que l'aspect « travail manuel », et j'essaie d'écrire chaque jour régulièrement.



À quoi ressemble une journée typique pour vous en tant qu'écrivain ? Avez-vous une routine particulière qui vous aide à préserver votre inspiration et votre productivité ?
Nos journées passent en suivant l'actualité. Il se passe tellement de choses en une seule journée dans notre pays qu'au moment où l'on s'indigne ou l'on s'étonne d'un événement, un autre a déjà eu lieu. Comprendre cette époque, prendre conscience de ce qui se passe et, comme les grands écrivains du passé, le transmettre aux générations futures, voilà ce que je considère comme le devoir des écrivains en tant que membres de la société.

Enfin, comment vous définiriez-vous ?
Dans ma biographie, j'ai écrit une phrase très courte qui peut servir de réponse : J'aime lire et écrire. En dehors de cela, j'aime être chez moi, passer du temps avec ma femme et notre chat. Je parle peu, mais j'écoute beaucoup. J'aime les histoires, et je consacre sans compter mon temps, mon attention et mon intérêt à une belle histoire. Cela peut être un livre, une musique, un film ou une série… L'été, je crains toujours de ne pas manger assez de prunes. J'aime regarder les compétitions sportives sans prendre parti…



L'expertise de l'Anses : devons-nous retirer le soja de la restauration collective ?

Dans un rapport publié le 24 mars 2025, l'Anses, Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail, préconise ne plus servir d'aliments à base de soja dans les restaurations collectives. Pourtant présent dans de nombreuses alternatives végétariennes et végétaliennes (steaks, yaourts, gâteaux apéritifs), le soja présente une teneur en isoflavones qui serait soupçonnée de dérèglements sur le système reproducteur.

Éviter la surconsommation : les risques des isoflavones

Les isoflavones appartiennent à la famille des phytoestrogènes, substance végétale proche des hormones féminines naturellement présente dans les légumineuses et dont la teneur est très élevée dans les aliments faits à partir de soja. Ces molécules interagissent avec les récepteurs d'œstrogènes dans le corps et « peuvent ainsi interférer avec le fonctionnement hormonal physiologique et conduire à des effets indésirables sur le système reproducteur », explique Aymeric Dopter, chef de l'unité d'évaluation des risques liés à la nutrition de l'Anses, à l'AFP. Dans les risques des isoflavones, on compte notamment l'allongement de la durée des règles (jusqu'à deux jours) et la diminution de la fertilité. Un potentiel perturbateur endocrinien donc, dont le risque de dépassement des valeurs toxicologiques concernerait toutes les tranches d'âge : à hauteur de 76 % des enfants de 3 à 5 ans, de 53 % chez les filles de 11 à 17 ans, de 47 % chez hommes de 18 ans et chez les femmes de 18 à 50 ans, de



75 % chez les femmes de 51 ans et plus. Aussi, l'introduction de repas à base de soja dans les systèmes de restauration collective présente un risque élevé de dépassement de la valeur toxicologique de référence, selon l'Anses. Cette conclusion se fonde notamment sur l'évaluation de la consommation de produits à base de soja dans vingt repas servis dans des établissements de restauration collective (scolaires, seniors en EHPAD, entreprises).

Quelles alternatives ?

Dans le cadre des menus végétariens exigés par la loi Égalim en restauration collective, il conviendrait de proposer des menus ne contenant pas de soja. L'Agence conseille de diversifier les aliments d'origine végétale à l'instar de légumes secs comme les pois chiches, lentilles et haricots rouges, dont la teneur en isoflavones est bien moindre et la valeur nutritionnelle intéressante de par leur richesse en fibres et protéines.

À long terme, au regard de la variabilité de la teneur en isoflavones des produits à base de soja relevant possiblement des variétés de soja, des conditions de culture, du degré de maturité de la graine, des procédés de fabrication ou encore des formulations des produits élaborés, il serait possible pour les industriels et producteurs de modifier leurs méthodes afin de réduire la teneur en isoflavones des produits. « Lever le pied sur la consommation de ces produits », selon Aymeric Dopter, en attendant une modification des modes de production et ainsi éviter les risques pour la santé.

Un rapport objet de débat au sein de la communauté scientifique

En réponse au rapport de l'Anses, la communauté scientifique tend à remettre en question les conclusions de l'Agence. Certains experts critiquent l'extrapolation des résultats des analyses toxicologiques et le manque de prise en compte des études épidémiologiques humaines disponibles, qui suggèrent plutôt des bénéfices du soja pour la santé, tels qu'une réduction des risques de maladies cardiovasculaires et de certains cancers. Plusieurs organismes internationaux, comme le comité norvégien VKM et l'EFSA, adoptent une approche plus nuancée, concluant que la consommation de soja en quantités habituelles n'entraîne pas de risque majeur pour la santé humaine, y compris pour les femmes enceintes et les nourrissons. Ce décalage entre l'approche de l'Anses et les recommandations internationales pourrait également mettre la France en désaccord avec les objectifs de santé publique visant à encourager une alimentation plus végétale.

*** Charlotte Gautier**

Le *lahmacun* à la conquête de papilles françaises !

Dès mon arrivée en Turquie, mes expériences culinaires locales,mes expériences culinaires locales ont été riches en nouvelles textures et en nouvelles saveurs, que ce soit dans le registre salé ou sucré. En tête de mes heureuses découvertes : le lahmacun. Un plat emblématique, et à juste titre.

Tout d'abord, qu'est-ce que le *lahmacun* ? Comme l'indique l'étymologie du nom, le lahmacun, plat originaire du Moyen-Orient, se compose de viande (*lahm* en arabe signifie « viande ») et de légumes sur un pain plat cuit au four (*macun,* « pâte » en arabe). Plusieurs versions de la recette existent selon les coutumes des régions : parfois l'on ajoute des oignons plutôt que de l'ail, ou l'on préfère la viande de mouton au haché de bœuf. Cependant, le lahmacun le plus répandu - ou en tout cas celui que vous dégusterez généralement -, est à base de haché de bœuf, et les restaurateurs laissent à la clientèle le soin de l'améliorer à son gré, avec l'ajout de sel, piment rouge, salade citronnée ou encore oignons crus. Cette possibilité de garnir ce plat emblématique selon son goût ne peut que séduire ; et elle fut en tout cas déterminante pour placer ce mets parmi mes favoris.



Mais encore faut-il trouver une bonne adresse. Car si la recette du lahmacun est en apparence simple, il est loin d'être facile de faire un bon lahmacun, que du contraire ! La qualité des ingrédients et celle du four sont primordiales pour vous procurer une pleine et authentique dégustation de cette « pizza turque ». Sur les conseils avisés de connaisseurs turcs, j'ai eu la chance d'entrer dans le vif du sujet au très bon restaurant Şıkoğlu, situé à Gebze/Kocaeli, à Çarşı. Cette adresse est en fait ma seule solide référence.

Une fois servi, la simplicité de la dégustation du lahmacun vous ravira : il suffit de le rouler en cylindre, et son diamètre devient aussi fin que celui d'une banane. Bien que les bords croustillants puissent complexifier légèrement la régularité du roulage, le fait de le manger à la main résout le souci. Aussi, le fait d'être servi par demi-lahmacuns permet d'apprécier le plat par étapes. Par exemple, quand on commande deux lahmacuns, on aura alors quatre demi-« galettes ». Ce qui permet au dégustateur de se livrer à des improvisations, des variations successives de garniture, donc lui procure un éventail de découvertes et de satisfactions dans le processus du repas.



Ainsi, comment décrire l'immense plaisir que l'on a à atteindre le dernier demi-lahmacun, celui tout au fond de l'assiette, celui qui a été subtilement imbibé de l'humidité héritée des précédents.... Son moelleux contraste avec le croquant des premiers, et le goût si délicat de la viande accompagnant cette douce texture me plonge à chaque fois dans un océan de saveurs. Généralement, je n'ajoute pas de piment rouge sur cette dernière pièce, précisément pour préserver cette grande douceur.

Au final, ce qui me fait autant aimer ces fameux lahmacuns, c'est à la fois leur goût, leur texture, et l'ensemble du processus de dégustation et de découvertes. En clair, un délice !

*** Gabrielle Mahias**





Gisèle Durero-Köseoğlu

Mongeri, un Italien au service de l'architecture nationale turque

Lorsqu'on admire certains bâtiments centenaires du patrimoine d'Ankara ou Istanbul, on peut rappeler qu'un certain nombre d'entre eux furent dus au talent de Giulio Mongeri. En effet, cet architecte d'origine italienne fut l'un des célèbres représentants du Premier Mouvement architectural national turc.

Suite à l'occupation du Piémont par l'Autriche, de nombreuses familles italiennes étaient parties s'établir dans l'Empire ottoman. Ce fut le cas de Luigi Mongeri, un médecin milanais qui, venu à Istanbul en 1849, s'y fit remarquer par les mesures de quarantaine prises lors d'une épidémie de choléra, ce qui amena le sultan Abdülmecid à l'affecter à l'hôpital Süleymaniye Darüşşifası en 1857, puis à lui en confier la direction. Médecin privé de la sultane Adile, il fut aussi l'un des docteurs émérites de la psychiatrie turque.

Giulio Mongeri, né à Istanbul en 1873, était le plus jeune des enfants de Luigi et d'une Anglaise, Tecla Taylor, qui, devenue veuve lorsqu'il n'avait que neuf ans, partit vivre à Milan dans la famille de son époux. Après des études à l'Académie des Beaux-Arts de Brera, Giulio étudia l'architecture et, élève brillant, remporta plusieurs prix. Diplômé en 1896, il effectua alors un voyage pour voir sa mère et son frère, revenus à Istanbul et y tomba amoureux de Caterina Capodaini. Il l'épousa et ouvrit à San Pierre Han, à Galata, un cabinet d'architecture en association avec Eduardo De Nari et Guglielmo Semprini. Membre actif de la « Société ouvrière italienne de secours mutuel », il fut choisi comme architecte officiel de l'Ambassade italienne.

Sa première œuvre importante fut, en collaboration avec ses associés, la merveilleuse église Saint-Antoine de Beyoğlu. Sur ces entrefaites, Osman Hamdi Bey le nomma en 1909, professeur d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts d'Istanbul, première institution turque à diffuser des cours d'architecture et dont le pionnier avait été Alexandre Vallaury. Il y enseigna pendant vingt ans et y anima des ateliers avec Vedat Tek. Puis, il construisit à Istanbul, en style européen inspiré de l'Art Nouveau, Generali Han, l'Ambassade d'Italie, le cinéma Majik à Taksim et les immeubles Karakoy Palas et Maçka Palas.

Cependant, après la Révolution des Jeunes Turcs de 1908, s'effectua peu à peu un changement architectural renonçant à l'occidentalisation et retournant à l'architecture seldjoukide et ottomane classique ; il aboutit au Premier Mouvement architectural national turc, culminant entre 1920 et 1930, pour symboliser le renouveau de la jeune république turque. Il privilégiait les façades symétriques, les coupoles, les arcs brisés, les motifs ottomans, les chapiteaux à « muqarnas » ou superposition de niches, ainsi qu'une riche ornementation intérieure. Sous cette influence, Mongeri modifia son style et construisit Bulgur Palas (1912), le bâtiment abritant aujourd'hui le lycée technique de Maçka et la célèbre « Maison Mongeri » de Şişli.





Lorsqu'en 1923, on proclama officiellement Ankara capitale de la Turquie, Mongeri, avec d'autres éminents architectes de cette époque, comme Vedat Tek, Kemalettin Bey et Arif Hikmet Koyunoglu, allait jouer un rôle actif dans l'élaboration de la nouvelle cité. De nombreuses banques visant l'indépendance économique de la Turquie furent ainsi édifiées et Mongeri construisit, le long de la fameuse Rue des Banques, la Banque ottomane en 1926 ; puis, la Banque Agricole Ziraat Bankasi, qui



comporte un hall monumental avec un vitrail arborant un épi de blé représentant l'agriculture ; la Direction Générale du Tekel en 1928 ; et l'an d'après, la Banque Iş Bankasi, fameuse pour son entrée ovale avec un vitrail montrant Hermès, le dieu du commerce, entouré de motifs végétaux. En 1935, il bâtit aussi l'Hôtel Çelik Palas de Bursa et ses légendaires thermes.

De retour à Istanbul en 1929, Mongeri habita à Teşvikiye une demeure moderne sur le terrain où se dresse actuellement l'Hôpital américain. Son jardin, qu'il a peint sur ses aquarelles, était si beau qu'il fut à l'origine du nom de la rue, « la rue du beau jardin ». Lors de la Seconde Guerre mondiale, Mongeri partit à Venise chez l'une de ses filles mais il effectua ensuite de nombreux séjours à Istanbul où demeuraient plusieurs des sept enfants qu'il avait eus lors de ses trois mariages, ayant été veuf deux fois. Giulio Mongeri restera dans la mémoire comme l'un des étrangers qui, mus par leur amour inconditionnel de la Turquie, auront mis avec ferveur leur génie au service de la naissante république turque.



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Les Sultanes du filet et les Douze Géants

La Turquie a récemment attiré les regards non seulement pour ses affaires politiques et économiques, mais aussi pour son essor sportif. Les succès nationaux remportés dans les sports collectifs, en particulier, marquent durablement la mémoire collective.

Cette année, l'équipe nationale féminine de volley-ball a terminé deuxième au Championnat du monde féminin de volley-ball, et l'équipe nationale masculine de basket-ball a terminé deuxième au Championnat d'Europe.

Ces succès ne sont pas une histoire de championnat inachevée, ils indiquent que nous pouvons devenir champions dans les années à venir. L'équipe nationale féminine de volley-ball se distingue désormais non seulement par ses performances sur le terrain, mais aussi en tant qu'icône sociale et figure culturelle. Lorsque fut lancé le titre de « Sultanes du filet » lors du Championnat d'Europe de 2003, personne n'aurait pu prédire le cours de cette histoire…

Car cette deuxième place fut bien le prélude au succès d'aujourd'hui. Aujourd'hui, les Sultanes du filet, au-delà de leurs performances sur le terrain, sont devenues les porte-parole de l'autonomisation des femmes, de leur confiance en elles et de leur présence dans la sphère publique. Si cette deuxième place en Europe pourrait être perçue comme un recul de l'extérieur, elle symbolise en fait une grande stabilité dans le parcours du volleyball turc. Cette équipe qui concourt à chaque tournoi ne se résume pas à des athlètes : ce sont des héroïnes et des modèles pour les jeunes filles. Nos athlètes gagnent en visibilité, non seulement sur le terrain, mais aussi sur les réseaux sociaux et sur les plateformes internationales. Ceci renforcera l'intérêt des jeunes pour le sport et contribuera à l'émergence d'une nouvelle génération d'athlètes.

Quant à la deuxième place de l'équipe masculine de basket-ball en Europe, elle ravive l'esprit des « Douze Géants » encore vivace dans la mémoire collective, et fédère la société sur un terrain commun. Face aux défis de la vie quotidienne, aux crises économiques et aux débats politiques, le sentiment d'unité véhiculé par le sport offre un répit à la société. Le succès de l'équipe nationale masculine turque de basket-ball comble à présent le vide laissé depuis les Douze Géants, qui avaient terminé deuxièmes d'Europe devant leur public à Istanbul lors du Championnat d'Europe de 2001. Cette génération avait insufflé une passion pour le basket-ball aux jeunes générations, contribuant à l'engouement croissant pour ce sport dans les rues et les tribunes.



Un quart de siècle plus tard, cette deuxième place en Europe est un succès qui fait revivre le rêve du passé. Si en Turquie le basket-ball a longtemps été à la traîne par rapport au football, un tel succès a ravivé l'enthousiasme du public. Même si le succès en Turquie se mesure généralement en médailles d'or, une deuxième place, surtout sur un continent aussi exigeant que l'Europe, ne doit absolument pas être sous-estimée. Considérer la deuxième place comme une « affaire inachevée » revient à ignorer les efforts et les difficultés sur le terrain. Une deuxième place en Europe est une source de grande fierté pour les athlètes et transmet à la société le message : « Nous existons au plus haut niveau mondial ». Cette existence prend tout son sens non seulement grâce au trophée, mais aussi grâce au courage de le remporter.

Si les athlètes qui s'évertuent sur le terrain aujourd'hui peuvent transmettre aux enfants de demain le message que « la réussite est possible », cela, c'est une véritable victoire.



Sırma Parman

Du Titanic au cubisme : pourquoi *Les Demoiselles d'Avignon* ont changé l'histoire de l'art

L'autre jour, en regardant de nouveau *Titanic*, j'ai remarqué que Rose embarquait le tableau *Les Demoiselles d'Avignon* de Picasso. Heureusement que, dans la réalité, personne n'avait placé ce tableau sur le Titanic : s'il avait coulé avec le bateau, nous lirions peut-être aujourd'hui l'histoire de l'art d'une tout autre manière. J'ai toujours beaucoup aimé cette œuvre, et son histoire m'a toujours fascinée. J'aimerais justement vous parler de cette histoire et du cubisme.

Au début du XX[e] siècle, l'Europe traverse une période de bouleversements profonds : progrès scientifiques, industrialisation accélérée, et tensions politiques qui mèneront bientôt à des régimes autoritaires. Dans ce climat instable, les artistes ne peuvent plus se contenter de répéter les codes hérités de la Renaissance. Le langage dominant depuis des siècles (celui du naturalisme, fondé sur la perspective et l'illusion) commence à se fissurer. Déjà,l'impressionnisme avait commencé à remettre en cause la certitude que la peinture pouvait reproduire fidèlement le monde visible.

C'est dans cette atmosphère de changement que surgit le cubisme. Avec Picasso et Braque, la rupture devient totale : les formes sont déconstruites, les points de vue démultipliés, la réalité n'est plus imitée mais réinventée. Le cubisme ne se réduit pas à un style parmi d'autres, il incarne une nouvelle manière de penser la modernité artistique. Cette manière était à la fois radicale et emblématique d'un siècle en quête de nouveaux repères.

Les Demoiselles d'Avignon est sans doute une œuvre capitale. Pour comprendre le cubisme, il faut absolument l'examiner. C'est le tableau qui affirme, de la manière la plus claire, qu'il n'y aura plus de retour possible au naturalisme. Le premier indice de cette rupture avec les traditions antérieures se trouve dans l'arrière-plan. Nous comprenons qu'il s'agit d'un espace intérieur, mais



rien ne le montre réellement à part la nature morte au premier plan. Le fond brun et bleu se réduit à une surface abstraite, tandis que les figures annoncent déjà des formes géométriques. Cézanne avait invité à « voir la nature en termes de cubes, de cônes et de sphères », une approche qui a été adoptée par les cubistes.

Le cubisme consiste à fragmenter l'objet et à le recomposer sur la toile selon une logique nouvelle. Ces fragments géométriques peuvent se superposer ou se juxtaposer. Dans le naturalisme, un seul point de vue fixe sert de base à la perspective mais ici, il disparaît. Le cubisme décompose l'objet en multiples visions, saisies sous des angles différents.

On le perçoit clairement dans le *Portrait d'Ambroise Vollard* ou dans le *Portrait de Kahnweiler* (1909–1910). On reconnaît encore un homme, ses traits, sa barbe, son front, mais la figure est reconstruite comme un collage de fragments géométriques. Les effets de lumière et d'ombre donnent une présence, une dynamique, mais la gamme reste limitée, presque monochrome (grisaille), ce qui est caractéristique du cubisme de cette première période. Picasso utilisait peu de couleurs et se concentrait surtout sur la structure.

Revenons à présent à nos *Demoiselles d'Avignon*. Dans ce tableau, nous voyons cinq femmes. Leurs visages illustrent en réalité le passage du naturalisme au cubisme. Plus on avance dans la composition, plus les traits deviennent cubistes et si l'on observe celui qui se trouve en haut à droite, on remarque qu'il ressemble à un masque africain. Picasso, à cette époque, était d'ailleurs fortement influencé par l'art ibérique et par l'art africain. On retrouve dans plusieurs de ses œuvres ces visages dessinés comme des masques. Il faut rappeler que, dans ces années-là, les arts africains commençaient peu à peu à être collectés et exposés dans les musées d'ethnographie en Europe.

Ainsi, *Les Demoiselles d'Avignon* est une œuvre capitale, car elle permet non seulement de lire le passé et l'avenir de Picasso, mais aussi de pressentir le destin de l'art moderne. Et dans *Titanic*, lorsque Rose déclare aimer le tableau, son fiancé le qualifie de *finger painting* et de « gaspillage d'argent », révélant par là toute son absence de sens et de vision artistiques.



Simruğ Bahadır

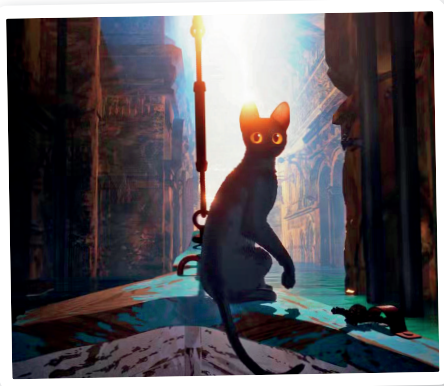
Flow : le récit d'une vie authentique et naturelle

Flow, film d'animation raconté du point de vue d'un chat, a remporté cette année l'Oscar du meilleur film d'animation. Car l'œuvre, qui nous montre de manière poétique et sensible comment mener une vie véritablement authentique et en harmonie avec la nature et les autres, s'inscrit dans une véritable dimension philosophique et existentielle.



L'animation ne comporte aucun dialogue, et pourtant, elle ne nous laisse jamais ressentir un manque : elle parvient même à être bien plus profonde et significative que de nombreux films « parlants ». Pour résumer brièvement l'histoire : *Flow* nous entraîne dans la lutte pour la survie d'animaux confrontés à la montée des eaux. Ces animaux expriment toutes sortes d'émotions. Ils découvrent la véritable amitié, affrontent leurs peurs, avancent malgré les obstacles et nous rappellent l'importance de la solidarité et de la persévérance.

Car au-delà d'un simple film d'animation, *Flow* est une œuvre profondément philosophique et psychologique. Parvenir à transmettre une telle intensité sans aucune parole semblait presque impossible, et pourtant le film réussit ce pari avec brio. Les animaux deviennent le miroir de notre propre existence : ils nous montrent que l'amour véritable s'exprime aussi dans nos faiblesses, que le lien et l'entraide sont essentiels, et qu'il faut rester debout face aux épreuves de la vie.



Le titre du film prend ici tout son sens : *flow*, c'est « rester dans le courant », « être en mouvement ». Cette idée est en parfaite résonance avec la narration. À travers le regard du chat, nous voyons comment l'amour peut nous aider à dépasser nos peurs. Le messager sagittaire, quant à lui, incarne la force de rester fidèle à ses convictions, quitte à y laisser ses ailes : il nous enseigne qu'avec la foi en nous-mêmes et avec l'amour, nous pouvons tenir bon.

Les sons produits par les animaux jouent également un rôle central. Aucun mot n'est prononcé, mais leurs cris, leurs soupirs, leurs éclats de joie ou leurs peurs nous touchent profondément. Leur amour mutuel transparaît dans leurs gestes, même lorsqu'ils s'effraient les uns les autres, notamment au début. Leur volonté de se protéger coûte que coûte devient une métaphore puissante que l'on peut lire à un niveau philosophique plus profond.

Ce film est, en somme, une métaphore de la vie. Les animaux nous rappellent quelle est la juste manière d'exister. Et si nous les observions davantage ? Ne savent-ils pas mieux que nous comment vivre ? Nous avons énormément à apprendre d'eux, et *Flow* nous le démontre avec éclat.



Le film ne donne pas d'explication explicite à la montée des eaux ni à la disparition de l'oiseau. Mais peut-être s'agit-il de montrer que chaque élément de la nature et de l'univers fait partie intégrante de nos vies, même si nous l'oublions trop souvent, prisonniers de nos pensées. La véritable vie se trouve dans nos instincts, notre courage, nos croyances et notre capacité à aimer. C'est la vérité de la nature et des animaux. Espérons qu'elle devienne aussi la nôtre.

En conclusion, je pense que ce film devrait être vu par toute l'Humanité. Et pas seulement vu : il devrait être médité, et chacun devrait en tirer ses propres enseignements. Personnellement, en le regardant, j'ai éprouvé de la joie, de la tristesse, mais j'ai surtout été plongée dans une profonde réflexion et en ai tiré de précieuses leçons. La vraie vie est là, et ce film nous la révèle avec sincérité. Je vous souhaite de tout cœur une belle découverte.